

## Centre et périphéries : compte rendu du 54<sup>e</sup> congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française

Harold Bérubé

Volume 2, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024613ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024613ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, H. (2002). Compte rendu de [Centre et périphéries : compte rendu du 54<sup>e</sup> congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française]. *Mens*, 2(2), 271–277. <https://doi.org/10.7202/1024613ar>

## **Centre et périphéries : compte rendu du 54<sup>e</sup> congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française**

En 2001, c'est sur le thème «Centre et périphéries» que nous a invités à réfléchir l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Constatons d'entrée de jeu que, si la plupart des sujets proposés lors des différentes communications s'inscrivent d'une manière ou d'une autre dans cette thématique, bien peu l'ont sérieusement utilisée comme guide ou comme base de travail. Soulignons donc la diversité des sujets présentés à l'occasion de ce congrès. De l'évolution de la Louisiane française à la Deuxième Guerre mondiale, en passant par les liens historiographiques unissant le Québec au reste de la francophonie, la thématique centrale, si elle n'a pas influencé outre mesure le contenu et l'esprit des communications, a tout de même permis de couvrir beaucoup de terrain. Tout ceci étant dit, il n'en demeure pas moins que la 54<sup>e</sup> édition du congrès de l'IHAF fut l'occasion de présentations et d'échanges aussi intéressants qu'enrichissants et, sans prétendre ici à une couverture globale du congrès, nous proposons un aperçu et une appréciation de certaines des communications, avec un accent sur celles qui touchent à l'histoire intellectuelle.

La question de l'expansion géographique et de la colonisation aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a permis à Frédéric Lemieux (Assemblée nationale) et à Dominique Foisy-Geoffroy (Université Laval) d'explorer deux aspects très différents de cette question. Dans le premier cas, les aspects plus concrets de l'administration des entreprises de colonisation à l'époque et le rôle qu'y jouaient les missionnaires-colonisateurs ont été étudiés avec une attention particulière. Le chercheur a étudié la nature changeante des relations entre l'administration centrale et les établissements coloniaux de l'Abitibi de 1911 à 1945. En retraçant les différen-

tes étapes de cette colonisation, il a fait ressortir le rôle «d'expert» que vinrent à jouer progressivement les missionnaires-colonisateurs. Parallèlement, il note qu'au cours des années 1930, les missionnaires furent éventuellement marginalisés, sur le terrain, au profit d'une organisation plus stable et permanente.

Plus près du centre, Dominique Foisy-Geoffroy proposait une étude du rôle de l'idée de décentralisation dans la pensée et les projets d'Esdras Minville. Attaché à la quête d'une solution au «problème canadien-français», Minville avait élaboré un ambitieux projet de société au cœur duquel figuraient d'importantes décentralisations dans les domaines de l'économie (renouveau rural, régionalisation du développement économique), du pouvoir politique (corporatisme) et de la démographie (colonisation). Nationaliste, et dans une certaine mesure traditionaliste, le projet de Minville n'en représente pas moins au niveau des idées une réponse originale et articulée aux problèmes qui assaillent la société canadienne-française d'alors. Le chercheur a également souligné la relation entre le projet et son contexte.

La série de communications sur les représentations du Québec fut également l'occasion d'échanges intéressants. Elle constitue certainement une des meilleures séances de ce congrès. On y a vu Jérôme Coutard (INRS-Urbanisation) explorer le rôle ambigu joué par la revue *Lectures* des Éditions Fides entre 1946 et 1966, Nicole Neatby (Université de l'Île-du-Prince-Édouard) évoquer avec une verve rafraîchissante l'utilisation de l'idée de «vieille France en terre d'Amérique» dans la promotion du tourisme au Québec entre 1920 et 1970 et, finalement, Gaston Desjardins (Université du Québec à Rimouski) esquisser dans un style parfois plus littéraire qu'historique les contours d'une histoire

de l'imaginaire maritime québécois ou, pour le paraphraser, des «fantômes du Saint-Laurent».

C'est avec intérêt que nous avons découvert le rôle de la revue *Lectures* pour les tenants d'un «humanisme intégral» dans la tentative de ses animateurs d'encadrer le lectorat canadien-français. Source riche en informations, la revue représente des élites intellectuelles modérément conservatrices intéressées à guider les lecteurs vers des ouvrages édifiants et à empêcher les plus faibles d'entre eux d'être exposés à des écrits pour lesquels ils ne sont pas «prêts». Il y a ainsi, selon la classification établie et utilisée par la revue, de bons et de mauvais livres, mais aussi de bons et de mauvais lecteurs. Si la question de la représentativité de *Lectures* peut être mise en doute – elle a toujours eu un tirage limité et a toujours été déficitaire –, son cas illustre clairement à quel point le livre était devenu, après la guerre, un champ de bataille idéologique important. Le chercheur pose également les balises d'une réflexion sur la place de la censure dans la société canadienne-française de l'après-guerre et de la Révolution tranquille.

Nicole Neatby s'attaque à un sujet plus léger, mais tout aussi fascinant, en se tournant vers l'évolution de l'image proposée aux touristes par le Québec de 1920 à 1970. Elle double cette analyse d'un regard sur les attentes de ces derniers lorsqu'ils venaient visiter la province et sur leurs impressions lorsqu'ils en revenaient. Utilisant des images publicitaires, des articles de journaux et des récits de voyage, elle nous présente les différentes représentations du Québec véhiculées volontairement et involontairement par les différents acteurs impliqués (gouvernements, journalistes, touristes). Terre d'origine de la civilisation occidentale en Amérique du Nord pour les Canadiens anglais, le Québec est une véritable machine à voyager dans le temps pour un

public américain qui veut s'éviter les frais d'un voyage outre-mer. Parallèlement, au Québec, on tâche pendant la plus grande partie de la période de répondre à certaines de ces attentes en préservant les aspects du paysage rural qui favorisent cette image d'une vieille France cachée au cœur de l'Amérique. En plus de souligner la pluralité des perceptions et des représentations, Neatby évoque les transformations qu'elles ont subies tout au long de la période, notant la persistance de l'association Québec-France malgré un certain raffinement dans l'imagerie et les propos utilisés.

La communication de Gaston Desjardins est plus difficile à résumer de par sa nature même. Il s'agit essentiellement d'une esquisse, d'un début de réflexion sur l'imaginaire maritime au Québec. Il n'en demeure pas moins que le chercheur ouvre la porte sur un champ d'étude prometteur, mais aux contours encore imprécis. Englobant le fleuve dans toutes ses manifestations, de l'amen passant par l'estuaire, il place le Saint-Laurent au cœur d'un ensemble de récits, de légendes et de contes qui ont des racines et des ramifications dans le reste de l'imaginaire occidental. Citant Rabelais et Marguerite de Navarre, il expose les différents thèmes utilisés à travers ces récits, et surtout, l'omniprésence de la mort. Bref, si ces travaux sur l'imaginaire marin sont significatifs, il n'en sont pour le moment qu'au stade de «fantômes» du Saint-Laurent.

Une autre occasion d'explorer un champ de recherche d'intérêt pour l'histoire intellectuelle se présenta avec la série de communications sur les célébrations et l'identité, même si les sujets présentés furent traités de manière inégale. Le phénomène des associations généalogiques ou patronymiques fut évoqué par Caroline-Isabelle Caron (Université McGill). Elle a étudié le phénomène en général

et a suivi pendant un certain nombre d'années les transformations qu'a connues, et connaît toujours, l'association des Forest et des de Forest. Tirailée entre les récits parfois mythologiques qui y ont donné vie et les résultats de recherches historiques les mettant en doute, la société en question représente certainement une fenêtre ouverte sur la mécanique de la mémoire collective. Malgré un sujet intéressant, le traitement qui en a été fait laissait beaucoup trop de place à l'anecdotique et à un sarcasme déplacé de la part de la chercheur face à son sujet d'étude.

Plus rigoureux fut le traitement apporté par Gillian Leitch (Université de Montréal) à la question des célébrations liées à l'identité ethnique au sein des communautés composant l'ensemble britannique (Anglais, Écossais et Irlandais) dans le Montréal du XIX<sup>e</sup> siècle. Remettant en question la vision parfois monolithique qu'ont de ces groupes certains auteurs, elle a démontré, par l'entremise de différentes fêtes et symboles identitaires, qu'ils affichent un grand attachement à leurs traditions culturelles particulières, sans nécessairement remettre en cause leur attachement à un héritage britannique commun.

Une autre forme de spécificité identitaire fut abordée par Nathalie Lachance (Université de Montréal – anthropologie) et Stéphane-D. Perreault (Université McGill – absent) dans leur étude sur les banquets organisés par les sourds à Montréal aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les chercheurs ont étudié à Montréal et ailleurs la mise en place progressive d'institutions et de cadres sociaux dans lesquels les sourds étaient en mesure de se retrouver et de s'affirmer. Leur approche comparative permet de cerner les spécificités montréalaises, même si l'idée d'une «identité sourde» nous paraît ouverte à débat. Au-delà de cette question, il est indéniable que la sociabilité de ce groupe et ses relations avec

le reste de la société montréalaise constituent des problématiques neuves et non dénuées d'intérêt.

Finalement, la dernière série de communications sur laquelle nous nous attarderons concerne un thème qui semble incontournable lorsqu'on traite de l'histoire des idées au Québec et au Canada : le nationalisme et les idéologies. Limitée à deux exposés à cause de l'absence de Michel Sarra-Bournet, cette séance se révéla tout de même particulièrement enrichissante. En étudiant les lectures périphériques qui furent faites, surtout en France et en Angleterre, des rébellions de 1837-1838, Françoise Lejeune (Université de Nantes) nous a permis de découvrir une autre facette de cet événement. Ayant dépouillé un grand nombre de journaux en Europe comme en Amérique, elle nous a exposé les ramifications du réseau informatif qui permettait, parfois difficilement et rarement sans déformation, à l'information de passer du Bas-Canada à la France, par l'intermédiaire des États-Unis et de la Grande-Bretagne. En montrant la couverture changeante que donnent de la crise des journaux de toutes tendances, dans le contexte de la France de Louis-Philippe, et en faisant appel à l'historiographie récente, elle remet en question le statut «national» de l'insurrection. Mentionnons que la chercheur travaille plus largement sur l'histoire de l'Empire britannique et sur l'émergence en son sein de différents types de nationalisme.

Michel Bock (Université d'Ottawa) a offert lui aussi une lecture alternative d'un événement relativement bien documenté. Il se penche sur le rôle occupé par Lionel Groulx durant la crise née de l'adoption du Règlement XVII en Ontario. Puisant dans des sources abondantes, il évoque le cheminement de la pensée de Groulx. Il apparaît que l'abbé espérait voir la crise se poursuivre, du moins pour un temps, et électriser les Canadiens français dans leur ensemble, fai-

sant de la crise le point de départ d'un renouveau du nationalisme canadien-français. Au-delà de cette thèse, l'exposé de Bock nous a permis d'explorer le nationalisme de Groulx et son attitude face aux minorités francophones hors Québec, à une époque où le cadre identitaire des francophones de la province débordait ses frontières.

Ce regard sur le 54<sup>e</sup> congrès de l'IHAF devrait permettre de constater l'éclectisme que nous avons noté en introduction et que nous imputons en bonne partie à la nature de la thématique d'ensemble. Tout en comprenant la volonté de l'Institut d'englober le plus d'historiens de l'Amérique française possible au cours de son congrès annuel, il nous paraît dommage que cela se fasse au coût d'une certaine cohésion de l'exercice. Si les communications auxquelles nous avons assisté furent dans l'ensemble enrichissantes et intéressantes, il est à souhaiter que l'année prochaine, à Sherbrooke, la thématique «Mémoire et identité» se reflète plus clairement dans l'ensemble des communications. Mentionnons d'ailleurs que c'est avec une certaine appréhension, lors du banquet de l'IHAF, que l'on a noté l'absence d'ouvrages touchant à l'histoire des femmes et à l'histoire ouvrière parmi ceux qui étaient en lice pour les prix remis par l'IHAF, même si ces domaines étaient relativement bien représentés dans le programme proposé à l'occasion du congrès. Il reste à voir si l'on peut parler à moyen terme d'un déclin de l'intérêt porté à ces champs de recherche au Québec.

*Harold Bérubé*  
*Département d'histoire*  
*Université de Montréal*